

This article was downloaded by: [188.62.64.235]

On: 20 December 2012, At: 04:17

Publisher: Routledge

Informa Ltd Registered in England and Wales Registered Number: 1072954  
Registered office: Mortimer House, 37-41 Mortimer Street, London W1T 3JH,  
UK



## Contemporary French and Francophone Studies

Publication details, including instructions for authors and subscription information:

<http://www.tandfonline.com/loi/gsit20>

### Foules Entomologiques: Les Insectes de Maeterlinck

Jean Kaempfer

Version of record first published: 29 Nov 2012.

To cite this article: Jean Kaempfer (2012): Foules Entomologiques: Les Insectes de Maeterlinck, Contemporary French and Francophone Studies, 16:5, 665-671

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/17409292.2012.739434>

PLEASE SCROLL DOWN FOR ARTICLE

Full terms and conditions of use: <http://www.tandfonline.com/page/terms-and-conditions>

This article may be used for research, teaching, and private study purposes. Any substantial or systematic reproduction, redistribution, reselling, loan, sub-licensing, systematic supply, or distribution in any form to anyone is expressly forbidden.

The publisher does not give any warranty express or implied or make any representation that the contents will be complete or accurate or up to date. The accuracy of any instructions, formulae, and drug doses should be independently verified with primary sources. The publisher shall not be liable for any loss, actions, claims, proceedings, demand, or costs or damages whatsoever or howsoever caused arising directly or indirectly in connection with or arising out of the use of this material.

# FOULES ENTOMOLOGIQUES: LES INSECTES DE MAETERLINCK

Jean Kaempfer

**ABSTRACT** *Le « fait social » dépasse l'individu et le contraint, affirme Durkheim. Freud (entre autres) s'interroge : serions-nous en passe de devenir des termites ? Maurice Maeterlinck, en publiant entre 1902 et 1930 ses trois « vies d'insectes », répercute les inquiétudes d'une époque qui voit les individus se dissoudre dans la foule, s'aliéner dans la masse. Maeterlinck propose au lecteur un banc d'essai : en découvrant la vie des insectes sociaux, c'est le procès de sa propre anonymisation qu'il est invité à mesurer, selon les fluctuations d'un genre littéraire souple, où la monographie naturaliste se conjugue à la méditation philosophique. L'homme des foules est-il souhaitable, révoltant, inéluctable ? Tout cela à la fois, répond Maeterlinck, en variant, d'une monographie à l'autre, les angles et les styles: dans Vie des abeilles, la contrainte sociale, grâce au jeu de la métaphore, paraît légère; mais elle devient insupportable dans Vie des termites, où le carcan allégorique impose une interprétation univoque et désespérante ; enfin, l'inflexion romanesque imprimée à Vie des fourmis, ouvre le jeu : la pesanteur collective n'empêche pas l'esquive, la malice . . .*

*Keywords:* Insectes; Foule; Sociologie; Métaphore; Allégorie; Romanesque

Une inquiétude saisit la fin du dix-neuvième siècle : l'inquiétude de la foule. En 1884 par exemple, les grèves d'Anzin intimident durablement l'opinion : un an plus tard, les syndicats sont autorisés . . . et Zola publie *Germinal*. Le traitement réservé dans ce roman aux mineurs de Montsou est ambivalent on le sait : c'est à la fois, cette foule ouvrière insurgée, une marée qui balaie tout sur son passage, et la force irrépessible de l'avenir en marche. Un nouvel acteur

humain s'impose ainsi peu à peu, un sujet collectif qui emporte avec lui les Grands récits bourgeois du siècle, fondés sur l'agglomération démocratique d'individus libres et égaux en droits. Gustave Le Bon, en 1895, prend acte de la mutation, en décrétant *l'ère des foules*, l'apparition de phénomènes de suggestion et de contagion où s'altère l'identité individuelle. La foule, temporaire et paroxystique, est la forme *hot* d'une réalité collective stable – le fait social – dont la sociologie naissante fait au cours de ces années-là son objet. Gabriel Tarde, dans *Les Lois sociales* (1898), souligne comme Le Bon la dimension de suggestion et de contagion qui conduit à la conformité minutieuse des esprits et des volontés, caractéristique des faits sociaux : au point, ajoute Tarde, que « votre originalité même est faite de banalités accumulées et aspire à devenir banale à son tour ».

Cette dilution de l'individu dans la collectivité sera reprochée à Durkheim, lorsqu'il publie en 1895 ses *Règles de la méthode sociologique*. Aussi, lors de la réédition, Durkheim rédige une deuxième préface, où il répond à ses contradicteurs. La polémique porte sur trois affirmations principalement, qui avaient paru scandaleuses à certains. Il faut traiter les faits sociaux comme des choses – c'est la première affirmation – c'est-à-dire défamiliariser les évidences chaudes de notre être-ensemble pour rendre à celles-ci quelque chose de l'opacité objective qui leur est inhérente. Car l'objet du sociologue – deuxième affirmation – est *sui generis* ; la vie sociale est extérieure aux individus, son substrat n'est pas fondé dans la conscience individuelle ; et à ce titre (c'est la troisième affirmation), la spécificité de la conscience collective réside dans le fait qu'elle est susceptible d'exercer sur les individus une influence coercitive.

Je reprends ces trois points. *Objectivité* : le sociologue considère les collectivités humaines un peu comme le myrmécologue sa fourmilière ; *extériorité du fait social* : nous avons à prendre acte d'une humiliation narcissique (nous ne sommes pas le sujet solaire que nous croyions être<sup>1</sup>) ; *contrainte* : ce champ de gravitation social où nous sommes pris, non seulement il nous décentre, mais il nous impose sa loi.

\*

Et j'en viens aux « foules entomologiques » de Maurice Maeterlinck. L'hypothèse que j'entends développer ici à propos de ses trois monographies – *Vie des abeilles* en 1902, *Vie des termites* en 1926, *Vie des fourmis* en 1930 – consiste à considérer celles-ci comme autant de bancs d'essai pour explorer, documenter, et acclimater les inquiétudes liées à un nouveau mode d'existence de l'homme démocratique au tournant du vingtième siècle : la foule, telle que les syndicats ou les organisations politiques (parti socialiste, puis communiste ; soviets russes) la rendent visible et significative ; mais aussi, la foule au sens plus générique de ces collectivités et institutions que la sociologie, avec Durkheim, a promues au rang d'objets d'investigation inédits.

Cette intention heuristique est clairement assumée par Maeterlinck, d'ailleurs : « Le destin des fourmis, des abeilles, des termites, si petit dans l'espace, mais presque sans bornes dans le temps, c'est un beau raccourci, c'est, en somme, tout le nôtre que nous tenons un instant, ramassé par les siècles, dans le creux de la main. »<sup>2</sup> (T 430 ; « Les Destinées », II) Ainsi la fourmilière, « raccourci de nos propres destins », pourrait-elle être étudiée comme s'il s'agissait « d'une race préhumaine qui aurait passé sur la terre quelques milliers ou millions d'années avant notre arrivée » (F 218 ; « Introduction », IV). Tout se passe en effet comme si « l'Inconnaissable » avait voulu faire « trois essais, sur les termites, les fourmis, et les abeilles, avant de lancer dans le temps ou l'éternité l'homme, sa dernière pensée, et le dernier venu des animaux » (F 342 ; « Epilogue », V). Les insectes sociaux – « ce qui nous ressemble le plus sur cette terre » (F 343 ; « Epilogue », V) – sont ainsi l'indice le plus sûr que l'intelligence, « cet état particulier de floraison ou d'incandescence » (A 92 ; « La Fondation de la cité », XI) de la matière, n'est pas notre seul apanage. Aussi méritent-ils l'étude, parce que dans cet objet commodément ramassé sous l'œil de notre esprit, – la ruche, la fourmilière –, c'est nous-mêmes – notre être collectif – que nous étudions, en instaurant la distance objective, « chosifiante », entomologique que Durkheim réclame pour la sociologie.

Dans cette observation objectivante, ce qui apparaît d'abord au naturaliste, et le frappe comme une évidence première, c'est l'existence d'une âme collective. Nouvel avantage de *l'école entomologique* : on trouve là, d'emblée, cette conscience collective que la sociologie doit construire quant à elle contre les évidences de la psychologie individuelle. Dans la ruche en effet, « l'individu n'est rien, il n'a qu'une existence conditionnelle, il n'est qu'un moment indifférent, un organe ailé de l'espèce. [...] L'abeille est avant tout, et encore plus que la fourmi, un être de foule. Elle ne peut vivre qu'en tas » (A 24 ; « Au Seuil de la ruche », VII). D'où lui vient cette disposition collectiviste ? De « l'esprit de la ruche », répond Maeterlinck, tout en mettant l'expression entre guillemets ; la formule n'explique rien en effet, mais nomme une rationalité immanente dont les effets se constatent. Effets parfois surprenants, ainsi de cet exode incroyable à nos yeux, l'essaimage, « où un peuple entier, arrivé au faite de sa prospérité et de sa puissance, abandonne soudain à la génération future toutes ses richesses, ses palais, ses demeures, et le fruit de ses peines, pour aller chercher au loin l'incertitude et le dénuement d'une patrie nouvelle. » Voilà un acte, commente Maeterlinck, « qui conscient ou non passe certainement la morale humaine » (A 30 ; « L'Essaim », II). Pour expliquer ce renoncement considérable, et d'autres encore, Maeterlinck fait l'hypothèse d'une soumission unanime de la ruche à « un grand devoir commun et sévèrement divisé envers un avenir qui recule sans cesse depuis le commencement du monde » (A 64 ; « L'Essaim », XXVIII) – l'hypothèse en d'autres termes d'une servitude volontaire dont « l'assemblée des ouvrières » est sans doute le moteur et le cerveau. Le cerveau, à la lettre : sous le microscope en effet, « à côté du crâne

un peu vide de la reine », la « petite tête ingrate et soucieuse de la vierge ouvrière [révèle] les circonvolutions du cerveau le plus vaste et le plus ingénieux de la ruche » (A 65–66 ; « L'Essaim », XXVIII).

La ruche propose ainsi à l'observateur humain, pour son édification, le modèle d'une collectivité socialiste réalisée, où le bien commun s'incarne dans la classe ouvrière, détentrice par excellence de l'intelligence du futur. Au demeurant, le lyrisme estival et solaire qui préside à l'évocation de la ruche ne laisse aucun doute sur le caractère désirable de ce modèle, aux yeux de Maeterlinck : il repose sur un système de production merveilleusement ductile, dont le bourdonnement « parfumé de miel » de la ruche est l'emblème : ce « chant de fête du travail » semble en effet « le murmure d'allégresse des fleurs, épanouies, l'hymne de leur bonheur, l'écho de leurs odeurs suaves » (A 35 ; « L'Essaim », V). Dans une indistinction heureuse, l'abeille, le miel, et la cire qui sont les produits de son industrie, deviennent métaphoriquement l'émanation même de « l'âme des fleurs, c'est-à-dire le sourire le plus évident de la matière et son effort le plus touchant vers le bonheur et la beauté » (A 41 ; « L'Essaim », XI).

Mais comme tout change, lorsque Maeterlinck, un quart de siècle après avoir chanté les abeilles, évoque en 1926 le lugubre termite ! L'antithèse est totale en effet, entre l'été odorant qui est l'élément naturel des abeilles et l'enfer<sup>3</sup> intégral de la termitière : ici, « tout est ténèbres, oppression souterraine, âpreté, avarice sordide et ordurière, atmosphère de cachot, de baigne et de sépulcre » (T 351 ; « Introduction », I). Mais si l'on en juge par le critère du sacrifice socialiste à la loi de l'avenir, c'est-à-dire « au sommet », alors il faut reconnaître aux termites une indéniable supériorité : leur civilisation est « la plus complexe, la plus intelligente et, en un sens, la plus logique, la mieux adaptée aux difficultés de l'existence qui, avant la nôtre, se soit manifestée sur ce globe » (T 352 ; « Introduction », II). Le constat d'un déshérisement inaugural comparable prolonge l'analogie heuristique : « presque autant qu'envers l'homme, la nature, à son égard, s'est montrée injuste, malveillante, ironique, fantasque, ou perfide » (T 355 ; « Introduction », IV). Nativement nu et flasque (« son ventre mou crève sous la pression d'un doigt d'enfant » (T 382 ; « Les Soldats », I), le termite a su créer les obscures et inexpugnables forteresses où, se serrant et se murant, il trouve un abri contre l'adversité et la satisfaction de tous ses besoins vitaux. L'écart entre la férocité sinistre de cette « Carthage impitoyable » (T 390 ; « Les Soldats », IV) et l'indéniable génie civilisateur dont elle est le fruit, fait ainsi de la termitière « une caricature, une parodie anticipée des paradis terrestres vers lesquels s'acheminent la plupart des peuples civilisés ». L'on dirait, conclut Maeterlinck, « que la nature ne veut pas le bonheur » (T 427 ; « Les Destinées », I) – rejoignant ainsi le constat de Freud en 1929 (dans *Le Malaise dans la civilisation*) : « le dessein que l'homme soit 'heureux' n'est pas contenu dans le plan de la 'création' » (18).

Aussi, nul lyrisme ici, pour chanter l'utopie socialiste telle que la termitière la réalise intégralement, en une sorte de perfection terrible ; l'euphorie métaphorique fait place à l'insistance allégorique : dans la termitière, c'est en effet le modèle soviétique qui s'incarne et s'accomplit dans son essence. Tandis que l'intelligence ouvrière animait l' « esprit de la ruche », un inquiétant « Soviet » (T 414 ; « La Puissance occulte », I) résume ce que Maeterlinck appelle maintenant, non plus l' « esprit », mais « la puissance occulte » de la termitière. La fatalité sociale se fait dévoratrice et « les dieux du communisme » prennent le visage « d'insatiables Molochs. Plus on leur donne, plus ils demandent ; et ne cessent d'exiger que lorsque l'individu est anéanti et que son malheur n'a plus de fond » (T 422 ; « La Morale de la termitière », I).

Mais, dit Freud dans le texte que je citais à l'instant, « il ne semble pas qu'en exerçant une quelconque influence on puisse amener l'homme à muer sa nature en celle d'un termite » (39).<sup>4</sup> Maeterlinck lui donne raison, lorsqu'il boucle en 1930 sa trilogie des insectes sociaux avec *Vie des fourmis*. Ce qui frappe ici d'emblée l'observateur, c'est la variété extrême des races et des cités fourmilières : il y a une ruche, une termitière ; mais avec la fourmi, « l'intérêt s'égaré et se disperse dans toutes les directions ; [...] il n'y a pas de centre » (F 212 ; « Introduction », I). La fourmi, en somme, est plus *cool* que ses congénères, plus improvisante, plus bricoleuse ; ce qui règne chez elle, c'est le « gouvernement provisoire de la meilleure idée » (F 230 ; « Notions générales », VII). Aussi la fourmi se prête-t-elle peu à la métaphore lyrique ou à l'allégorie univoque ; ses multiples avatars débouchent sur une comédie myrmécologique plutôt, où les types amusants, ou bizarres, foisonnent. Ainsi rencontre-t-on, au fil des pages, de magnifiques soudards, des bons Samaritains, des paysannes qui font pâturer et traient leurs troupeaux de pucerons ; mais aussi toute une galerie d'« écornifleurs » pittoresques qui vivent aux dépens de la fourmilière ; par exemple ces coléoptères dont les « sécrétions aromatiques et éthérées » agissent sur les fourmis comme une drogue qui les assujettit, « passionnément ». La « vertueuse, chaste, sobre, austère, et laborieuse république » (F 330 ; « Les Parasites », V) des fourmis connaît donc le vice, elle aussi !

À vrai dire, la fourmi de Maeterlinck, c'est la cigale de La Fontaine, en plus sympathique : débonnaire et sans lésine, son secret réside dans « une poche extraordinaire » située « à l'entrée de l'abdomen, qu'on pourrait nommer la poche ou le jabot social » (F 233 ; « Le Secret de la fourmilière », I). Cette outre communautaire s'ouvre à quiconque la sollicite ; car les sucs qu'elle y a emmagasinés, la fourmi, semble-t-il, n'aime rien tant que d'en faire profiter son entourage... Chez elle, l'altruisme, la charité, loin de représenter un renoncement, sont des voluptés. Que ne disposons-nous comme la fourmi d'un tel « organe altruiste » ! Certes nous en avons un, « dans l'esprit et parfois dans

le cœur, mais n'étant pas physique, il est sans efficace » (F 239, « Le Secret de la fourmilière », V)...

\*

Arrivant bientôt au terme de la *Vie des abeilles*, Maeterlinck, tandis qu'il évoque le vol nuptial – « voilà de prodigieuses noces, les plus féeriques que nous puissions rêver, azurées et tragiques, emportées par l'élan du désir au-dessus de la vie, foudroyantes et impérissables, uniques et éblouissantes, solitaires et infinies » (A 161, « Le Vol nuptial », IX) – s'interroge sur son propre lyrisme. Toute cette réjouissance poétique est-elle bien nécessaire, alors que nous connaissons au demeurant les raisons techniques du vol nuptial : permettre par dilatation des vésicules trachéennes, « l'exertion de l'organe » reproducteur ? Et bien oui, il faut continuer à se réjouir, poétiquement, « au-dessus de la vérité » (A 159, « Le Vol nuptial », VIII) ! Nos certitudes sont petites et partielles en effet. Aussi les lyriques se trompent-ils « beaucoup mieux », à propos de la vérité, « que ceux qui se flattent de la tenir tout entière dans la main ». La poétisation du monde naturel offre à la vérité à venir un « espace hospitalier », mais aussi l'élan « vers le lieu de beauté et de grandeur où il est salutaire de croire qu'elle se trouve » (A 161 ; « Le Vol nuptial », IX).

Ainsi les insectes sociaux ont-ils permis à Maeterlinck d'expérimenter, dans l'atmosphère littéraire typifiante et singularisante de la métaphore, de l'allégorie ou de la comédie, quelques visages possibles de l'oblation individuelle à la contrainte sociale : celle-ci est heureuse chez l'abeille, lugubre chez le termite, et pleine de malice chez la fourmi. Mais le fait essentiel est que ces insectes partagent ainsi avec nous « les mêmes titres [...] à quelque importance spirituelle [...] dans l'univers ». Or nous les voyons naître et disparaître par milliards, « sans qu'ils aient jamais atteint d'autre but que la mort » (F 303 ; « Les Champignonnistes », IV). Belle invitation à la modestie métaphysique : contentons-nous, pour idéal, de la vie ; car comme le dit Mallarmé (dans *Toast funèbre*), « c'est de nos vrais bosquets déjà tout le séjour ».

## Notes

- 1 À l'aliénation sociale, la psychanalyse, bientôt, ajoutera le décentrement intime de l'inconscient. Des hôtes étrangers colonisent notre for intérieur ; les services de renseignements de la conscience s'avèrent incomplets, peu sûrs ; et le constat s'impose, humiliant : le Moi n'est pas maître en sa demeure ! Voir Sigmund Freud, « Une Difficulté de la psychanalyse » (1917).
- 2 Je cite les textes d'après une édition commode – elle réunit les trois *Vies*... – mais sans doute peu répandue. Pour faciliter le repérage des citations dans

d'autres éditions, je donnerai à chaque fois, après le numéro de page de mon édition de référence (précédé de la mention A, pour la *Vie des abeilles*, T pour la *Vie des termites* et F pour la *Vie des fourmis*), le titre du chapitre, suivi du numéro de la section concernée. Ce renvoi aux sections, qui sont fort brèves – elles occupent une page en moyenne – devrait permettre une localisation aisée des citations.

- 3 L'enfer, précise Maeterlinck, « tel que pourraient l'imaginer les hôtes ailés d'un rucher » (T 422 ; « La Morale de la termitière », I).
- 4 On se rappellera aussi la « parfaite et définitive fourmilière » prédite sarcastiquement à l'humanité par Valéry en 1919, dans « La Crise de l'esprit ».

### Works Cited

- Freud, Sigmund. *Le Malaise dans la culture*. Paris: PUF (collection "Quadrige"), 1995.
- Maeterlinck, Maurice. *La Vie des abeilles, La Vie des termites, La Vie des fourmis*. Lausanne: Éditions du Grand-Chêne, 1947.
- Tarde, Gabriel. *Les Lois sociales. Esquisse d'une sociologie*. Web. 30 August 2012. [http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde\\_gabriel/les\\_lois\\_sociales/les\\_lois\\_sociales.rtf](http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/les_lois_sociales/les_lois_sociales.rtf)
- Valéry, Paul. *Œuvres I*. Paris: Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1957.

---

**Jean Kaempfer** is a Professor of French Literature at the Université de Lausanne (Switzerland). His research interests include practices, techniques, and theories of writing, the modern novel, and contemporary literature. His publications include *Emile Zola, d'un naturalisme pervers* (1989) and *Poétique du récit de guerre* (1998). He also directed the research project entitled *Usages de Jésus* ([www.unil.ch/usagesdejesus](http://www.unil.ch/usagesdejesus)) from 2007 to 2010.

---